

**Réimpression de l'article de Marcel Ner : " Les musulmans de l'Indochine française "**

*in* : *Indochine*, Hanoi, mai 1944, n° 195 : 3-8.



- **Présentation** ..... **2**
- **Accès direct à l'article** ..... **3**

## [Présentation éditoriale]

Commençons par présenter en quelques mots l'auteur : agrégé de philosophie, professeur de lycée à Saigon, associé à l'Ecole française d'Extrême-Orient de 1929 à 1937 puis correspondant en 1937, 1940, 1943, Marcel Ner s'est intéressé durant une dizaine d'années aux minorités ethnolinguistiques austronésiennes des hauts plateaux du Centre Vietnam (Radhé, Cru, Koho, Jörai)<sup>1</sup>, avant d'accentuer sa recherche sur leur représentant dominant en péninsule, les Chams, en particulier dans leur relation avec l'Islam.

Ainsi, en 1941, il publie dans le *BEFEO* (Bulletin de l'Ecole française d'Extrême-Orient) un article majeur, épilogue d'une enquête de terrain de deux mois en 1937 dans les villages musulmans du Cambodge et de Cochinchine, et intitulé : « Les musulmans de l'Indochine française »<sup>2</sup>.

Plus d'un demi-siècle après sa parution, cette monographie demeure inégalée tant par l'analyse sur la structuration de groupes sociaux (les communautés rurales chames) au travers le prisme de la foi religieuse (l'Islam) que par l'inventaire cartographique à l'échelle du village des points de fixation islamiques de la région. Au demeurant, sa publication mit fin à trois décennies de disette en ce qui concerne les études sociétales sur les Chams - une atonie pourtant précédée par des initiatives prometteuses avec A. Aymonier, A. Cabaton, E. M. Durand -.

A l'heure où la communauté chame musulmane tente de reconstituer sa mémoire collective et qu'il existe, du fait de l'actualité récente, un intérêt croissant pour les réseaux musulmans d'Asie du Sud-Est, il n'est donc pas inutile de faire *redécouvrir* le travail de Marcel Ner sur la question.

L'AEFEK entend y contribuer par l'intermédiaire de la publication en ligne d'un court article méconnu et paru dans la revue *Indochine* de mai 1944 sur l'Islam indochinois. En écho aux analyses développées dans la publication du *BEFEO* de 1941, la matière de ce papier souligne la recomposition latente du tissu islamique indochinois au travers plus d'un demi-siècle de présence coloniale française. Par ce biais, Marcel Ner s'efforce de démontrer la capacité d'un peuple, devenu une minorité hors de ses frontières historiques, à formuler une nouvelle identité communautaire au travers l'adhésion à l'Islam.

---

<sup>1</sup> Citons : « L'organisation familiale en pays moi ». Conférence faite à la Société de Géographie le 22 décembre 1927. *Cahiers de la Société de Géographie de Hanoi*, 1928, 27p / « Annam. Au pays du droit maternel. Compte-rendu de mission », *BEFEO* XXX, 1930 : 533-576 / « Les ordalies en pays moi », *Cahiers de l'EFEO*, 2° & 3° trimestres 1935 : 13-15.

<sup>2</sup> Ner, Marcel : « Les musulmans de l'Indochine française », *BEFEO* XLI, 1941 : 151-203.

# Les musulmans de l'Indochine française <sup>1</sup>

Par Marcel NER

On ignore trop souvent que l'Indochine française compte environ cent mille musulmans.

Ceux-ci se divisent en deux groupes d'importance très inégale.

## A. – LES MUSULMANS ETRANGERS

Le premier, de beaucoup le moins nombreux, est cependant le mieux connu du grand public. Il habite dans nos villes. Les minarets de ses blanches mosquées se dressent orgueilleusement vers les cieux de Hanoi, de Saigon, de Cholon. Leur coiffure spéciale signale ses membres à l'attention dans les rues de nos cités ou derrière les comptoirs de magasins bien achalandés au-dessus desquels se lisent, témoignage de leur foi, les noms de Mohamed, d'Ismaël, d'Abdul, etc.

Spécialisés dans le commerce des tissus, le change des monnaies, le bazar et riches, ils viennent presque tous de la côte de Coromandel, plus rarement de la région de Bombay.

Les hommes viennent seuls, laissant aux Indes leurs femmes et leurs enfants, qu'en temps de paix ils revenaient visiter tous les deux ans environ.

Les musulmans des Indes françaises (à peu près 200) sont étroitement associés à ce groupe qui ne compte guère qu'un millier d'hommes et dont les rapprochent à la fois la vie religieuse et l'activité économique.

Aux portes des magasins, des entrepôts, etc., on aperçoit souvent, surtout la nuit, d'autres musulmans. Ce sont des Afghans de l'Inde anglaise ou des Arabes (250 environ pour chaque groupe) que leur pauvreté et le plus grand éloignement de leur pays d'origine fixent mieux au pays. Ils s'y marient, le plus souvent à des Annamites, mais leurs enfants sont islamisés.

Les Malais, venus de Malaisie britannique, de la région de Pattani au Siam, ou de l'Indonésie sont de moins en moins nombreux mais ont joué et jouent encore un rôle important par leur action sur les régnicoles, action que permet la proximité de leur pays d'origine.

## B. – LES MUSULMANS REGNICOLES

Ceux-ci, qui sont de beaucoup les plus nombreux (90.000 au moins, contre 2.000 pour l'ensemble des groupes précédents), sont cependant trop souvent ignorés ou mal connus. Ils se répartissent au sud d'une ligne allant du cap Varella à Battambang, entre l'Annam, la Cochinchine et le Cambodge.

En Annam, ils forment à peu près le tiers des 16.000 Chams, qui survivent au Binh-thuan et au Ninh-thuan, dispersés en noyaux minuscules aux environs de Phan-rang, de Phan-ri, de Phan-thiêt et de Côn-linh.

Leur islamisme est dégénéré et abâtardi, et l'ensemble de ce groupe cham, par son petit nombre, son peu d'activité économique ou intellectuelle, paraît négligeable.

<sup>1</sup> [Dans le cadre de cette publication en ligne et pour éviter un surcharge du document, seul 4 photos sur 12 ont été insérées au texte. Toutes les photos ont été prises par Marcel Ner.]

Il présente cependant, outre l'intérêt historique et ethnographique de conserver les traditions d'une grande civilisation indochinoise, celui de former le noyau linguistique et dans une certaine mesure culturel de tout un ensemble de population moïs.

C'est en Cochinchine et surtout au Cambodge qu'il convient d'étudier l'islamisme indochinois.

Ses fidèles y sont beaucoup plus nombreux (près de 10.000 en Cochinchine, de 80.000 au Cambodge), pleins de vitalité tant sur le plan démographique que sur le plan économique, et ont une activité religieuse intense qui les lie étroitement à l'ensemble du groupe mahométan.

Bien qu'ils soient dispersés en groupes distants de centaines de kilomètres, enracinés dans des provinces différentes, et même dans deux Etats différents de l'Union, ils forment un groupe homogène.

La grande majorité de leurs villages se distribuent en longues lignes qui forment à peu près un Y dont la base serait à Chau-doc, tandis que les deux branches supérieures, partant de Phnom-penh se dirigent en suivant les cours d'eau majeurs, l'une vers Kratié, l'autre vers le Tonlé-sap.



**TYPES HUMAINS.**

Chruoy Changvar et Chrang Chamrès (environs de Phnom-Penh). De gauche à droite : 1. Iman Sen 2. Hadji Aruon. 3. Hadji Abduraman 4. Hadji Issa Tuon à Kompong Krabei 5. Hadji Ismaël, chef suprême des Musulmans du Cambodge.

Un groupe moins important et moins vigoureux se situe en bordure des rivières et de la mer, dans les régions de Kampot et de Réam.

Ce caractère linéaire de leur habitat se retrouve dans la disposition de leurs villages, dont les maisons s'alignent presque toujours sur les berges du Mékong, de ses affluents et défluent.

Ces musulmans sont, en effet, avant tous des pêcheurs ou des commerçants liés aux voies d'eau qui étaient jadis, restent dans une large mesure aujourd'hui, les voies maîtresses des communications. La culture du riz, du maïs ou des arbres fruitiers n'est pour eux qu'une activité secondaire.

Ce genre de vie dépend étroitement de causes religieuses. Le bouddhisme du Hinayana interdisait aux Khmers la pêche et le commerce du bétail de boucherie, laissant ainsi aux adeptes d'autres religions les profits des énormes richesses de leurs eaux ou de leurs savanes en poisson ou en viande.

Les musulmans en ont profité et ont trouvé dans ces domaines ainsi que dans le commerce des grains et des bois les sources d'une incontestable prospérité. Ils ont été par-là conduits à se disperser et à se fixer le long des berges.

Cette prospérité ainsi que leurs vertus familiales se manifeste par le nombre et la vigueur de leurs enfants.

A la différence d'autres minorités, ce groupe ne se laisse pas absorber.

Sa foi est vive, s'exprime dans tous les villages et même dans tous les hameaux importants par une forte organisation religieuse. Tous ont leurs prêtres et leurs mosquées, leurs maîtres et leurs écoles. Celles-ci, qui couvrent le pays d'un réseau serré, comportent deux degrés.

Les enfants, à la maison, apprennent à dire les prières et à lire quelques caractères en arabe. Puis, presque tous vont dans une école élémentaire où ils lisent le Coran. Un véritable enseignement secondaire existe à Chau-doc, à Chruoy-Changvar, à Tréa, où ils poursuivent leurs études jusqu'à quinze ou vingt ans.

Beaucoup, avant la guerre actuelle, allaient poursuivre leurs études à l'étranger, dans les grands centres musulmans de Pattani, de Kelantan ou même de la Mecque. C'est là que se formaient leurs professeurs et leurs chefs religieux, qui étaient en même temps, étant donné le rôle du Coran dans les communautés islamiques, leurs juges et leurs chefs politiques de fait.



**VIE SPIRITUELLE.**

Châu Giang (province de Châu-dôc). Le Hadji Mahli, un des maîtres réputés de l'école coranique au milieu de ses élèves. Au second plan, base du minaret ; au fond, à gauche, une aile de l'école.

Beaucoup enfin partaient en pèlerinage à la Mecque et le nombre des hadji et des hadja, reconnaissables à leur turban, est considérable.

Tenez compte de la distance, de la durée du voyage qui se prolonge près d'un an, des frais élevés qu'il implique et vous trouverez là une nouvelle preuve de l'intensité de leur foi.

Il est sans exemple qu'ils abandonnent l'islamisme et les efforts tentés dans ce but ne peuvent que les irriter. Ils ne font aucune tentative de prosélytisme, mais les enfants des mariages mixtes entrent toujours dans la communauté musulmane qui s'accroît aussi par quelques conversions spontanées.

La fermeté religieuse de ce groupe – auquel on appliquait trop souvent à tort, même dans les documents officiels, le nom de « Malais » - ne s'explique pas par une origine étrangère : l'enquête récente à laquelle j'ai pu me livrer confirme pleinement les conclusions que formulaient il y a un demi-siècle Labussière pour la région de Chau-doc et surtout Aymonnier, qui administra tour à tour les Chams du Sud-Annam, dont il parlait la langue, et les provinces cambodgiennes à fortes minorités musulmanes. Ils purent affirmer que ces groupements islamisés étaient constitués pour plus des 9/10° par les Chams.

Ceux-ci paraissent être en partie des derniers témoins de l'extension de la domination chame à tout le Sud de l'Indochine, en partie les descendants d'immigrants qui, au début du XX° siècle, quittèrent le Sud-Annam pour fuir les persécutions annamites.

Tous subirent fortement l'influence des immigrants malais qui convertirent les hindouistes et ramenèrent les musulmans à une connaissance plus exacte et à une plus stricte observance de la loi du Prophète.

Les différences religieuses ne les empêchèrent pas de s'associer très étroitement au peuple khmer qui ne montrait à leur égard nulle intolérance, leur ouvrait très largement l'accès des ressources économiques.

Les liens ainsi noués étaient même d'autant plus forts que, par suite des oppositions des croyances, les genres de vie étaient complémentaires et non concurrents et laissaient de véritables privilèges aux musulmans.

Ils participaient largement aussi à la vie administrative et militaire.

Energiques, courageux, disciplinés, ils étaient recherchés par les rois du Cambodge qui n'hésitaient pas à en faire des chefs dans leur armée ou de hauts fonctionnaires.

L'établissement de la domination française marqua d'abord sur ce point un recul. Trop souvent, malgré les publications d'Aymonnier, de Cabaton, de Labussière, les autorités jusqu'à une date toute récente, les considèrent comme Malais, c'est à dire comme des étrangers, alors qu'ils sont dans leur grande majorité, parmi les plus anciens habitants du Sud de l'Indochine.

Surtout par un réflexe de défense religieuse fréquent chez les minorités, ils se mirent peu à peu par un glissement de fait, et sous une forme atténuée, dans cet « état de secret » dont M. André Chevillon décrit, chez les « Puritains du Désert », la forme extrême, réfléchie et systématique.

Ils n'allaient pas dans nos écoles, craignant que notre enseignement n'exercât une action néfaste sur leurs enfants ; ils boudaient nos hôpitaux où on mangeait du porc; ils ignoraient notre hygiène et craignaient de se confier et surtout de confier leurs enfants ou leurs épouses à des médecins ou à des sages-femmes d'une autre religion; pour des raisons analogues, ils évitaient nos casernes ou notre Garde Indochinoise, recouraient peu à nos juges ou à nos administrateurs.

Leurs écoles étaient, pour les neuf dixièmes, des écoles non autorisées ; le séjour de leurs enfants dans les centres d'enseignement de Pattani, de Kelantan ou de la Mecque restait ignoré ; les départs de leurs pèlerins étaient devenus clandestins du jour où on avait exigé le paiement d'avance des frais de retour.



**VIE SPIRITUELLE**

Minaret et mosquée de Svay Kléang (province de Kompong Cham).

Cet isolement progressif ne provoqua d'abord aucune gêne apparente. Sans doute, ils furent peu à peu éliminés des fonctions administratives, faute d'une éducation moderne et adaptée à ces conditions nouvelles, mais ils trouvèrent de larges compensations dans le développement économique du pays qui leur permit une activité accrue et de plus larges bénéfices. Leurs médiocrités avaient dans toute l'Indochine une renommée que laissait subsister le développement de la médecine occidentale. Leur aisance permettait à leurs associations d'entretenir le réseau serré de cette organisation religieuse et scolaire que nous avons décrite.

L'administration s'accommodait de cet état de choses : les musulmans payaient bien leurs impôts, n'étaient pas mêlés aux agitations politiques. On pouvait leur reprocher seulement de se livrer trop souvent à la contrebande du tabac, mais c'était là péché véniel. On pouvait d'ailleurs les ignorer puisqu'ils n'étaient pas la majorité dans aucune province.

La situation devait cependant se modifier. Le défrichement des berges du Mékong réduisait les produits de la pêche, réduits encore pour les musulmans par la concurrence croissante des Chinois ou des Annamites de plus en plus nombreux et dont la compétition se faisait sentir dans tous les domaines. La crise économique les frappa durement et le prépara à prendre conscience de leur isolement, de leur abandon des carrières administratives et de leur ignorance des techniques occidentales.

Au moment où la conflagration mondiale s'annonçait et se préparait par la force accrue de propagandes qui cherchaient un véhicule dans les croyances religieuses, les autorités françaises devaient normalement se préoccuper d'avoir des contacts plus étroits avec ce petit monde replié sur lui-même en Indochine mais si largement ouvert aux influences du puissant groupe islamique.

Le renouveau national qui se manifestait au Cambodge rendait plus sensible le détachement progressif de ce groupe énergique et vigoureux par rapport à une communauté, dont la différence de foi ne les avait pas empêchés d'être un des éléments les plus actifs.

Il est donc de l'intérêt commun des musulmans, des Khmers et des Français de supprimer en fait cet état de secret et de repliement sur soi et d'y substituer une collaboration plus étroite et plus confiante permettant aux musulmans ruraux de s'associer plus complètement, dans le respect mutuel des croyances, à la communauté cambodgienne et à la Fédération Indochinoise.

Il convenait de chercher, par une connaissance exacte de leurs coutumes et de leurs aspirations, les moyens de les raccorder à ce milieu transformé et de les faire évoluer sans blesser leur foi ni toucher à l'essentiel de leurs traditions. On pouvait chercher avec eux dans quelles conditions les écoles officielles, portes d'accès aux postes administratifs, guides utiles pour l'adaptation de leur commerce et de leur artisanat; les hôpitaux et les maternités, l'armée et la garde indigènes pourraient être considérés par ces hommes qui étaient, dans leur immense majorité, de vrai Indochinois, enracinés à notre sol et non des étrangers, comme leurs écoles, leurs hôpitaux, leur armée, etc., et non comme des choses dangereuses et hostiles.

Ce fut le mérite de M. Thibaudeau de poser exactement ce problème et d'en chercher la solution. Je le remercie de m'avoir donné l'occasion de participer, par une enquête, à la fixation des modalités de cette action.

Je pus ainsi, en avril et mai 1937, visiter tous les centres importants et même presque tous les villages musulmans, m'entretenir avec eux soit en khmer par l'intermédiaire d'un interprète, soit directement dans la langue chame que connaissent encore beaucoup d'entre eux.

On me les avait dit fermés et méfiants. J'eus la joie de trouver au contraire des hommes d'abord inquiets à l'idée qu'une atteinte pourrait être portée à leur foi, mais vite ouverts et confiants dès qu'ils eurent compris le respect que m'inspirait leur religion, la sympathie que m'inspirèrent vite leurs personnes.

On ne peut douter que les Chams du Cambodge, ceux aussi de Chau-doc constituent encore comme l'écrivait M. Aymonnier il y a un demi-siècle, "une véritable élite entre tous nos sujets indochinois".

Leur vigueur physique, leur courage, leur droiture, l'intensité d'une foi qui ignore l'intolérance, le niveau élevé de leur activité économique leur méritent toujours ce titre.



**VIE SPIRITUELLE.**

Province de Châu-dôc. Tombeau de « Saint » musulman.